

A O U S T M. D C C. X X X V.

POESIES DE MADEMOISELLE DE MALCRAIS DE LA Vigne. A Paris, chez CHAUBERT, Libraire du Journal, Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence; la Veuve Piffot, Quai de Conti; Cloufier, rue S. Jacques; Nenilly, au Palais; Ribon, vis-à-vis la Comédie Française. 1735. vol. in-12. pp. 272.

Travaillant à sa publication [cf. p 18] Jean-Noël Cloarec trouva dans le *Journal des Sçavants* cette amusante histoire d'un auteur qui exerçait à Rennes et eut son heure de gloire.

Il nous la conte...

Une femme piquante...

Des poésies adressées au « *Mercur* », et soumises par ailleurs à différents auteurs en vue, rencontrent plus qu'un succès d'estime. On en parle beaucoup.

Ces poèmes n'ont toutefois pas beaucoup d'originalité.

Le début d'une « *Ode à la Beauté* » :

*« Beauté, subtile prison de l'âme
Qui nous enchante et nous perd
Tison dont la rapide flamme
Embrase cent fois l'Univers... »*

n'est pas (plus ?) de nature à déclencher l'enthousiasme.

N'empêche, il y a un véritable engouement, assorti parfois d'un peu de réserve, certaines pièces ayant été jugées « *peu dignes d'une personne du sexe* ». Qu'on en juge :

Le Chapon et la Poulette

Echappé de la mue, un Chapon fait au tour
Fier de sa longue et rouge crête
Qui paroît sa brillante tête
Dressé sur ses ergots se carroit dans la cour
Une belle et tendre Poulette
A l'aspect du panache eut pour lui de l'amour,
Il débuta par la fleurette.
Le drôle avoit de l'entretien,
Ton mâle et mine fort discrète,
Jusque là l'affaire allait bien.
Mais au point principal, il trompa la Pauvrette
Qui pour trop espérer n'eut rien.
Un petit maître fait l'aimable,
A l'ombre de son beau plumet,
Mais quand d'un vrai mérite il faut montrer l'effet,
Phyllis donne la crête au diable.

ou encore

L'ivrogne

Le Sénat d'Hippocrate ayant délibéré
Qu'à l'ivrogne Martin crevant d'hydropisie
On fît la ponction pour lui sauver la vie,
Ah, cria-t-il, voyant maint outil préparé,
Donc l'aspect saisissant augmentait son supplice,
Je ne bus jamais d'eau, se peut-il donc qu'on puisse
Faire sortir d'un corps, ce qui n'est point entré ?

En fait, l'auteur est un mystificateur.

Quelle bonne idée ! « *Monsieur des Forges-Maillard dont le talent poétique n'étoit connu qu'au Croisic en Bretagne où cet Auteur faisoit son séjour* » relance en quelque sorte sa carrière en prenant un pseudonyme.

Desforges-Maillard adressait des vers au *Mercur* ; de La Roque, rédacteur de la revue ne l'appréciant que peu, ne voulait plus le publier.

Desforges envoya plusieurs pièces sous le nom de Mademoiselle Malcrais de la Vigne et cela réussit : « *il lia un agréable commerce avec l'Auteur du Mercur et avec plusieurs Gens de Lettres (...) qui crurent de bonne foi que l'Auteur de ces Poësies étoit une jeune Demoiselle* ». Les correspondants, séduits par les poèmes et les lettres flagorneuses apprécient, certains deviennent de véritables « fans ».

Monsieur de la Mothe (la Mothe-Oudart, de l'Académie française.) répond par des éloges marqués :

*Tu sais être sublime et mesurée en prose
et libre et naturelle en vers .*

Il y a mieux, la Demoiselle inspire de « *tendres sentiments* » à quelques lecteurs, elle s'est « *attiré mille doux compliments de la part de divers Auteurs qui ont trouvé tous ses vers de la dernière beauté, et jusqu'à sa personne même.* ».

Monsieur Néricault-Destouches va fort en ce domaine :

*« Je veux d'une Muse nouvelle
Chanter les admirables traits
Et la Déesse la plus belle
Pour mon cœur aurait moins d'attrait
Que n'en a l'illustre immortelle
Qui porte le nom de MALCRAIS.
Son esprit me la représente
Vive, gracieuse, amusante
De ses beaux yeux le feu charmant
Pénètre jusqu'au fond de l'âme ;
Qui la voit, l'entend un moment
Ressent la plus ardente flamme
Et fait en soi même serment
De l'aimer éternellement... »*

Quelle passion ! Calmez-vous M. Destouches !

« *Monsieur des Forges, voyant la réputation de ses vers suffisamment établie est venu depuis quelque temps à Paris, où ennuyé de son personnage, il s'est avisé de se démasquer, au grand étonnement de tous les Galans de Mademoiselle de Malcrais.* »

On aimerait en savoir plus sur leurs réactions !

Philippe Néricault, dit Destouches

(1680-1754)

de l'Académie française.

Il a écrit différentes comédies généralement dans le genre édifiant. (« Le médisant », « Le curieux impertinent », « l'ingrat », « l'homme irrésolu »...).

Gustave Lanson le définit parfaitement : « il s'appliqua surtout au grand au noble genre de la comédie de caractère : il y fut parfaitement ennuyeux. Il avait peur de faire rire, le rire est vulgaire. » (1894).

Nous le connaissons tous un peu sans le savoir car quelques répliques sont passées à la postérité.

Ainsi en est-il dans « L'obstacle imprévu » avec « *les absents ont toujours tort* » (Acte I, sc. 6) ; dans son œuvre la plus connue, celle qui lui valait d'être mentionné dans les dictionnaires anciens, « Le Glorieux », on peut dénicher, (acte II, sc. 5) : « La critique est aisée, mais l'art est difficile... »



Destouches.

... / ...

Par la suite M. des Forges, « *se reposant sur les éloges qu'il a reçus comme fille a cru pouvoir reprendre son masque* », mais le « *talent de la feinte Demoiselle, bien examiné* » n'a pas « *tout à fait paru tel qu'on l'avait cru d'abord, l'artifice n'a plus réussi* »

Et c'en est fini de la carrière de cet auteur !

Voltaire, lui-même s'y était laissé prendre !

On ne trouve pas trace dans la correspondance de son premier courrier. Par la suite, il lui écrit trois fois en 1735. [La Pléiade, 13 tomes]

En février, il commence par citer Ovide : « *Dona puer solvit, quae femina voverat Iphis* » (devenu jeune garçon, Iphis s'acquitte des vœux qu'il avait faits jeune femme) et semble trouver l'affaire savoureuse : « *votre changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde. Vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme.* »

En mars : « *je me souviens toujours des coquetteries de Mademoiselle de Malcrais malgré votre barbe et la mienne* ».

Voltaire semble apprécier Desforges : « *je souhaite que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes. Il faut de grands théâtres pour de grands talents et la capitale est le séjour des gens de lettres* ». Il lui recommande aussi d'être réaliste : « *s'il m'était permis, Monsieur, d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement, qui ne doit pas vous dérober à des occupations plus utiles* » et de vivre de « *quelque charge honorable. Et alors la poésie, l'éloquence, l'histoire et la philosophie feront votre délassement* » (vers juin 1735).

L'aventure fut résumée en 1738 par Alexis Piron dans la préface à sa comédie « la Métromanie » :

(...) Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'étoit diverti pendant deux ou trois ans au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois dans les *Mercures*, des pièces fugitives en vers, sous le nom supposé d'une *Mlle de Malcrais de la Vigne*. La mascarade avoit parfaitement réussi. Ces pièces ingénieusement et joliment versifiées, en droit par conséquent de plaire déjà par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut le croire à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ses *Mercures*. Elle triompha au point que la galanterie bientôt mit pour elle la plume de plus d'un bel esprit qui vit encore et qui, s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous souffleroit assurément cette anecdote. Ils rimèrent des fadeurs à *Mlle de Malcrais*. Elle, de riposter ; l'intrigue se noue, les galans prennent feu de plus en plus ; tout alloit le mieux du monde au gré du public amusé et la comédie n'étoit pas pour finir sitôt, si notre poète breton, ayant ri ce qu'il en vouloit, et désirant jouir de sa gloire à visage découvert, n'eût précipité le dénouement en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du public qui, désabusé par le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges ; en cela plus sage et plus équitable que nos beaux esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets où peut-être ils étoient encore à polir encore un madrigal pour *Mlle de Malcrais*, on la leur vint annoncer. Grand cri de joie ! La plume tombe des mains ; les portes s'ouvrent à deux battants, on vole au-devant de la Muse, les bras en l'air, que... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. Des F.M. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever pour en venir à la froide accolade ; la barbe du poète y piqua si fort, qu'on ne lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur. On ne se souvint pas que M. Des F.M. eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talents et les éloges tombèrent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici Francaleu dans la même situation que ce poète aussitôt méconnu que démasqué :

« Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût
l'ouvrage est peu de chose et le nom seul fait tout. »

Alexis Piron (1689-1773)

Cet ami de Fontenelle avait beaucoup d'esprit, trop peut-être... Il eut des succès au théâtre avec notamment une comédie, « *la Métromanie* », (1738), c'est une œuvre estimable qui vaut sans doute mieux que ce qu'en dit Gustave Lanson, (1894) qui y voyait « une peinture trop chargée d'un travers trop spécial et dont vraiment on a fort exagéré l'agrément... »

Piron avait été élu à l'Académie française. Hélas, Louis XV refusa de valider l'élection, Piron ayant rédigé des saynètes, chansons, et épigrammes fort licencieuses. Est-ce la savoureuse « *Ode à Priape* » qui a effarouché le vertueux monarque ? choqué par l'érection, il aurait interdit l'élection !

Piron se consola en composant son épitaphe :

*Ci-gît Piron qui ne fut rien
Pas même académicien.*

J-N C

Jean-Noël Cloarec